

Tim Burton's the Nightmare before Christmas

André Caron

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron, A. (1994). Review of [*Tim Burton's the Nightmare before Christmas*]. *Séquences*, (168), 43–44.

Thompson est égale à elle-même, fascinante à observer. Il faut la voir tenter de convaincre une jeune femme de chambre de renoncer au mariage pour se vouer à une «carrière prometteuse», alors que son cœur et ses convictions sont ailleurs. Thompson sait rendre parfaitement tangible ce tempérament en ébullition qui couve sous des apparences de rectitude domestique et à qui la résignation sied mal.

Aveuglé par son sens du devoir très poussé, Stevens passe non seulement à côté d'un amour possible, mais il ne sait pas reconnaître l'importance des événements historiques au déroulement desquels il assiste pourtant d'un point de vue extrêmement privilégié. Lorsqu'à la veille d'une importante conférence, Stevens s'adresse au personnel en soulignant l'importance historique de l'événement, on sent qu'il n'a qu'une notion abstraite de ce qui se passe et que l'essentiel lui échappe. On retrouve un écho de cet état de chose pathétique dans la scène du pub où l'ex-majordome se vante un peu maladroitement d'avoir côtoyé Churchill et Eden. Le film excelle à montrer que même dans ses moments d'intimité, Stevens ne se possède pas davantage et à quel point sa personnalité se fonde, se soumet à celle de son employeur, aux besoins duquel il s'identifie sans autre forme de réflexion ou de jugement critique.

Anthony Hopkins nous offre ici un portrait saisissant de la paralysie émotive poussée dans ses derniers retranchements. Jamais son jeu n'a été aussi épuré. Laisant de côté les maniérismes et les tics qui caractérisaient ses dernières prestations, il réussit à faire de l'absence totale d'émotions un spectacle troublant.

À sa façon, la mort du père de Stevens préfigurait la chute de la maison Darlington et annonçait la déchéance d'une aristocratie accrochée à des valeurs dépassées, dont la raison d'être et le rôle sur le plan politique — qu'elle croyait essentiel — devenaient obsolètes. Coïncidant avec la fin du vieil homme, le discours de l'Américain Lewis marque la fin de l'époque romantique et l'avènement des politiciens professionnels. Vingt ans plus tard, la roue a complété son tour. Dans la riche demeure maintenant rachetée par Lewis, on peut voir Stevens utiliser cette même porte de palier derrière laquelle son père disparut jadis pour la dernière fois; un lien avec le passé qui ne

laisse aucun doute sur l'avenir. L'ordinaire, lui, reste inchangé.

Dominique Benjamin

(1) En anglais, *Lord* veut aussi dire Dieu.

THE REMAINS OF THE DAY (Les Vestiges du jour) — Réal. : James Ivory — Scén. : Ruth Praver Jhabvala, d'après le roman de Kazuo Ishiguro — Phot. : Tony Pierce-Roberts — Mont. : Andrew Marcus — Mus. : Richard Robbins — Son : David Stephenson — Déc. : Luciana Arrighi, Ian Whittaker — Cost. : Jenny Beavan, John Bright — Int. : Anthony Hopkins (Stevens), Emma Thompson (Miss Kenton), James Fox (Lord Darlington), Christopher Reeve (Lewis), Peter Vaughan (Stevens père), Hugh Grant (Cardinal), Michel Lonsdale (Dupont d'Ivry), Tim Pigott-Smith (Benn), Ben Chaplin (Charlie), Patrick Godfrey (Spencer), Peter Cellier (Sir Leonard Bax), Lena Headey (Lizzie), Pip Torrens (le docteur Carlisle), Frank Shelley (le premier ministre), Peter Eyre (Lord Halifax), Wolf Kahler (l'ambassadeur allemand) — Prod. : Mike Nichols, John Calley, Ismael Merchant — États-Unis — 1993 — 134 minutes — Dist. : Columbia.

Tim Burton's the Nightmare before Christmas

Nous avons tous un peu tendance à placer les films d'animation dans le même panier. Pourtant, cette catégorie de films regroupe plusieurs techniques très différentes les unes des autres. **Tim Burton's The Nightmare Before Christmas** se distingue de ce que l'on entend habituellement par film d'animation (soit le dessin animé) par l'emploi de figurines composées d'une armature de métal flexible, qui permet de les articuler image par image, selon le procédé appelé *stop motion*. Cette méthode est généralement requise pour certaines scènes d'effets spéciaux dans des films comme **King Kong** (la version de 1933, bien sûr, le plus célèbre gorille animé du monde) ou, plus récemment, **Robocop** et **Terminator II**. Ce type d'animation a rarement été utilisé pour un long métrage complet car il exige de longs mois de préparation et de tournage. **Nightmare** a nécessité la création de plus de cent mille images fixes pour atteindre ce remarquable résultat final et plus de trois ans de production.

De la même façon, les films d'animation ont tendance à être tous appréciés sur le même pied d'égalité.

Pourtant, celui-ci se démarque considérablement des autres, surtout des dessins animés Disney dont il est néanmoins le produit. **Nightmare** puise résolument dans l'imaginaire burtonnien peuplé de personnages insolites, qui tranchent avec l'univers habituel des films pour enfants. Il se révèle en effet un condensé des thèmes chers à Tim Burton (bien qu'il n'ait pas réalisé celui-ci, il en est tout de même le concepteur et le producteur). L'auteur nous confie en quelque sorte la clé de sa personnalité, geste d'une extrême générosité. Ainsi, y retrouve-t-on le macabre amusant de **Beetlejuice**, la fascination pour les maquettes et les poupées de **Peewee's Big Adventure**, le mythe prométhéen de **Frankenweenie** et **Edward Scissorhands**,



Les personnages de Lock, Shock et Barrel

l'atmosphère gothique des deux **Batman**. Le personnage de Jack Skellington fusionne **Beetlejuice** et le Joker, celui de Sally mélange la jeune héroïne de **Beetlejuice** et **Catwoman**, celui du savant au bec de canard (une version subversive de Donald Duck) rappelle irrésistiblement le créateur d'**Edward**, et le personnage du Maire fait bien sûr penser au Pingouin. Toutefois, tous ces personnages possèdent une vie propre, unique et originale. Ce ne sont pas des êtres humains; ils bougent comme seuls des êtres véritablement animés peuvent et doivent bouger.

Cette touche burtonnienne confère à **Nightmare** un aspect plutôt singulier. Il s'agit en fait du film de Noël parfait pour ceux qui détestent Noël, ou plutôt pour ceux qui n'aiment pas la récupération mercantile de cette fête annuelle par notre société capitaliste nord-américaine. L'exploitation commerciale sans vergogne qui s'exerce souvent aux dépens des êtres les plus vulnérables et les plus influençables de notre monde, les enfants, fait parfois perdre de vue la signification

profonde de ces célébrations à la fois païennes et religieuses. Si, pour les Chrétiens, elles rappellent la naissance de Jésus-Christ parmi les hommes, elles soulignent également le passage du solstice d'hiver et annoncent le début du rallongement des journées. Noël symbolise donc le retour de la lumière, le retour de la vie, le retour de l'espoir. Elle célèbre par ailleurs les vertus considérées comme les plus souhaitables de l'humanité : la charité, le partage, l'entraide, l'amitié, l'amour, la tolérance. C'est l'esprit de Noël. Mais comment reconnaître cet esprit dans l'avalanche superficielle de publicité, de sucreries et de cadeaux qui l'entoure ?

C'est justement la question que se pose Jack Skellington, le personnage principal. Jack est le maître d'œuvre de la fête de l'Halloween, qui se déroule chaque année à Halloweentown, mais il commence à se sentir un peu las de ces réjouissances lugubres regroupant vampires, loups-garous, sorcières, fantômes et monstres de tout acabit. À la recherche d'un peu de variété, Jack découvre dans la forêt enchantée un arbre qui donne accès au royaume de Noël. S'y retrouvant par mégarde, Jack est à la fois décontenancé et émerveillé par ce qu'il voit. Il revient donc à Halloweentown avec des échantillons de Noël et procède à leur analyse.

Pour Jack, Noël est un mystère complet. À quoi servent ces objets enveloppés dans du papier multicolore, ces boules aux couleurs vives, ces sapins joyeusement décorés ? Dans une des scènes les plus amusantes, il décide de tester une boule d'arbre de Noël en la réduisant en poussière et en la plongeant dans une solution chimique. Un beau nuage pourpre surgit de la mixture et Jack s'exclame : « Oh! Interesting reaction! But what does it mean? » (fascinante réaction, mais que signifie-t-elle ?). C'est le genre de réplique qui fait le charme des films de Tim Burton. Il s'agit ici de l'équivalent du fameux : « Ah! So much to do and so little time! » (tant de choses à faire, mais si peu de temps!), que soupirait le Joker dans le premier Batman.

Cette exclamation de Jack traduit bien l'incapacité du personnage à saisir l'esprit bon enfant de ces festivités. Il ne peut comprendre Noël car son monde de l'Halloween en constitue l'antithèse : c'est la fête des Morts. Aussi, lorsque que Jack décide d'enlever « Sandy Claws » (version macabre de Santa Claus) et de distribuer les cadeaux à sa place, il pervertit

allègrement l'événement en rendant morbides ces objets de convoitise tant attendus par les bambins. Jack n'est pas pour autant un personnage détestable, au contraire. On sympathise avec lui car il est profondément sincère et agit de bonne foi. Il croit bien faire, son geste se veut honorable, mais il ne peut malgré lui qu'envenimer les choses. On ne peut renier sa nature première. Celle de Jack consiste à faire peur. Voilà ce qu'il produit même s'il désire le bien.

Par cette fable, Tim Burton soulève l'aspect préfabriqué, bonbon, propre, gentil, bref, *artificiellement correct* de Noël. Il est ironique de penser que ce film, financé par les productions Walt Disney, dénonce justement l'enrobage mièvre dans lequel se complaît cette firme précisément reconnue pour ses films en dessins animés, remarquables d'ingéniosité, certes, mais non moins assommants de minauderies. À l'instar du délirant *Addams Family Values*, qui écorche également la touche Disney, **Tim Burton's The Nightmare Before Christmas** se révèle une oeuvre rafraîchissante et carrément décapante, soulignant au passage, comme si l'auteur ressentait le besoin viscéral de nous le rappeler, que l'esprit de Disney n'équivaut absolument pas à l'esprit de Noël.

André Caron

TIM BURTON'S THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS — Réal. : Henry Selick — Scén. : Caroline Thompson, d'après une histoire de Tim Burton — Phot. : Pete Kozachik — Mont. : Stan Webb — Mus. : Danny Elfman — Son : Eric Leighton — Déc. : Deane Taylor — Voix : Danny Elfman (Jack, chansons; Barrel), Chris Sarandon (Jack, dialogues), Catherine O'Hara (Sally, Shock), William Hickey (le méchant savant), Glen Shadix (le maire), Paul Reubens (Lock), Ken Page (Oogie Boogie), Ed Ivory (le Père Noël) — Prod. : Tim Burton, Denise Di Novi — États-Unis — 1993 — 75 minutes — Dist. : Buena Vista.

Louis, enfant roi

Roger Planchon est avant tout un homme de théâtre, metteur en scène audacieux et controversé. Ses productions classiques, *Athalie*, *Les Femmes savantes*, *Phèdre*, *L'Avare*, *Les Fourberies de Scapin* et bien d'autres ont souvent suscité surprise ou colère, comme on a pu s'en rendre compte, il y a quelques années, lors de la diffusion à TV5 des *Femmes savantes*.

Louis, enfant roi est constitué d'une suite de scènes, voire de tableaux qui s'enchaînent chronologiquement, certes, mais dans ce qui semble être le plus grand désordre apparent. Le spectateur se trouve confronté à une sorte de kaléidoscope historico-dramatique où tournent, s'affrontent, se battent et aiment les artisans de l'Histoire: la Reine (éblouissante Carmen



Serge Dupire

Maura), Mazarin, le petit roi Louis (interprété par un tout jeune comédien, mais remarquable, Maxime Mansion), son frère le jeune Philippe, et l'incessante kyrielle de leur entourage: les Condé, Orléans, Montmorency, Montpensier, Gondi, Turenne, Châtillon, le peuple, les soldats, les servantes aux grands pieds, les bourgeois, le clergé...

De plus, un étrange montage accentue encore la distanciation: les différentes scènes sont reliées par des intertitres sur fond noir indiquant l'endroit, le jour et l'heure de la séquence suivante, un peu à la manière des films muets.

Par ailleurs, Planchon le réalisateur puise dans la peinture hollandaise et française de l'époque (Rembrandt, Teniers, de Voos, Jordaens, Van Dyck, mais aussi Le Nain, La Tour, Champaigne) des cadrages, des éclairages et des compositions d'une saisissante beauté, en particulier l'admirable scène du saignement de la Reine alitée.

Cela n'est pas nouveau. Zeffirelli avec le Quattrocento italien dans *Romeo and Juliet* et *The Taming of the Shrew*, Corneau avec Lubin Baugin dans *Tous les matins du monde*, Kubrick avec Hogarth et Gainsborough dans *Barry Lyndon*, Jean Renoir avec son père, Auguste Renoir, dans *Une partie de campagne* et *French Cancan*, pour ne nommer que ceux qui me viennent à l'esprit, avaient tous, d'une manière ou d'une autre, su allier avec un rare bonheur le monde des peintres à celui